

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 29 (1941)

Heft: 605

Artikel: Les plus récentes communications de l'Office fédéral de guerre pour l'alimentation

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-264311>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mais été appliqués ! Alors que les exemples si significatifs et si frappants des Etats-Unis, de la Suède, de l'Allemagne de 1937, etc., etc., ils les ont, volontairement ou non, ignorés. Ce qui n'est pas pour donner grande confiance en leur objectivité.

...Mais peut-être après tout, n'est-ce pas un mal que ce soit un édifice si piètrement bâti que notre Parlement ait échoué ? Car au moindre choc, il s'écroulerait plus facilement. C'est tout ce que nous souhaitons.

E. G.

IN MEMORIAM

Albert Atzenwiler

Directeur de l'Enseignement primaire genevois.

L'enseignement primaire, à Genève, en perdant son directeur, a fait une très grande perte. Pétré du sentiment de sa lourde responsabilité, M. Atzenwiler avait mis tout son cœur dans sa tâche, et il a dirigé notre école populaire avec une fermeté pleine de courtoisie et de bienveillance, et avec un idéalisme jamais lassé. Il l'a dotée de méthodes renouvelées, de manuels attrayants préparés, pour la plupart, par des pédagogues aimant et connaissant les enfants. Lui-même est l'auteur d'un cours de langue remarquable. Surtout, il a compris qu'il ne suffit pas d'instruire les enfants pour les préparer à être des citoyens et des citoyennes utiles à la collectivité, mais qu'il est plus important encore de les éduquer. Ses conceptions de la mission éducative de l'école, il les a exposées dans sa brochure *Mission de l'école*.

Notre propos, dans ce journal, n'est pas de tracer le portrait de M. Atzenwiler, pédagogue et éducateur, mais de rendre un juste hommage à l'homme de cœur qui, parce qu'il avait le sentiment de la justice, était sympathique à la cause féministe. Il avait accepté de faire partie du Comité d'honneur de notre initiative, non pas par simple courtoisie, mais par vraie conviction. Voyant les femmes à la tâche dans l'enseignement, dans les œuvres sociales comme dans l'administration, il constatait qu'elles prenaient leur part des responsabilités, des soucis de la collectivité et, avec probité, il en concluait qu'il était normal qu'elles eussent aussi leur part dans la direction des affaires du pays. Il ne faisait aucune différence dans l'effort qu'il réclamait de ses collaborateurs, il n'en faisait aucune dans les droits qu'il leur reconnaissait.

Il n'a jamais fait de déclaration retentissante au sujet du féminisme; modeste, il a préféré mettre en pratique ses principes. Nous lui garderons un souvenir plein d'affection et de gratitude.

J. B.

A NEUCHÂTEL :

Conseil d'Etat et suffrage féminin

Si les suffragistes neuchâteloises n'ont pas eu à se louer du verdict des électeurs sur le vote communal féminin, elles peuvent se féliciter du second tour de scrutin qui a porté au Conseil d'Etat, le 30 novembre, M. Camille Brandt.

Auteur de la motion à laquelle son nom reste attaché, M. Brandt l'a inlassablement défendue à toutes ses étapes au Grand Con-



Cliché Messenger social.

M. Maurice VEILLARD

a quitté le 1^{er} décembre le poste de Secrétaire général du Cartel Romand H. S. M. dont il fut pendant plus de vingt ans l'animateur infatigable et dévoué, pour entrer en fonction comme président de la Chambre vaudoise des mineurs. Féministe convaincu, M. Veillard a toujours été un grand ami de notre journal, qui lui souhaite plein succès dans ses nouvelles fonctions.

seil, du 17 mai 1939 au 19 mai 1941, puis dans les assemblées populaires, à la veille de la votation. Pendant tout ce temps, il est resté en contact étroit avec le Comité de l'Association cantonale pour le Suffrage, qui a constamment apprécié ses sages conseils et sa courtoisie, et qui lui en garde une reconnaissance sans bornes.

Nous ignorons l'opinion de M. Léo Du Pasquier, élu au Conseil d'Etat le même jour; mais c'est un jeune, à l'égard duquel tous les espoirs sont permis.

Sans vouloir porter un jugement sur les deux honorables magistrats dépossédés, antisuffragistes irréductibles, nous constatons qu'au gouvernement, les plateaux se sont mis à pencher favorablement. Raison de plus pour que notre action rebondisse sans tarder, et avec de meilleures chances de succès.

E. P.

Les plus récentes communications de l'Office fédéral de guerre pour l'alimentation

D'abord la bonne nouvelle, déjà donnée par plusieurs de nos confrères féminins, que la démission de M^{lle} Dora Schmidt, annoncée dans un de nos précédents numéros, ne concerne que son poste à l'Office fédéral du Travail et de l'Industrie, et que le concours de M^{lle} Schmidt reste entièrement acquis à l'Office fédéral de guerre pour l'alimentation. Ce qui est précieux pour nos organisations féminines suisses, qui, grâce à elle, sont renseignées de première main sur nombre de questions si importantes pour les femmes, et qui aussi peuvent, par l'intermédiaire du Comité consultatif de femmes suisses, faire de la sorte entendre leur voix.

Une série de publications utiles à connaître dans le domaine de l'alimentation nous sont parvenues ces dernières semaines par l'intermédiaire de M^{lle} Dora Schmidt justement. Citons notamment la jolie brochure illustrée *Nos fruits et l'économie domestique*, que l'on peut se procurer au prix de 90 c. l'ex. auprès de l'Office de propagande pour les produits de l'agriculture suisse, 43, Sihlstrasse, Zurich, et le dépliant *Préparation de la choucroute et recettes de légumes fermentés au sel et au vinaigre* (même adresse: 10 ct. l'ex.). De plus, l'introduction à partir du 1^{er} décembre d'un troisième jour sans viande dans la semaine donne de l'actualité à la brochure que nous avions précédemment signalée: *Peu de graisse* (30 ct. l'exemplaire, à la Division des Imprimés de la Chancellerie fédérale à Berne).

La question des livraisons de lait écrémé ayant été posée aux organisations féminines comme à la

Commission fédérale de guerre pour l'alimentation, la réponse a été unanime quant à l'utilité de ce lait pour compléter les livraisons insuffisantes de lait dit « entier ». En effet, si en ce qui concerne l'alimentation des petits enfants, il est indispensable de n'employer que du lait « entier », le lait écrémé peut, en revanche, être utilisé pour la cuisine à titre de complément pour la préparation de certains plats.

Seulement, ce qui complique la situation, la demande de ce produit est déjà très forte. En effet, le lait écrémé est utilisé, non seulement pour la fabrication des fromages mi-gras et maigres, non seulement pour la nourriture du troupeau, cependant réduit, de jeunes porcs, nécessaires eux aussi à l'alimentation, mais encore pour diverses industries, qui emploient de la caséine pour la fabrication du papier, pour celles de produits textiles, de certains bois, de certains bois croisés, ceci sans parler de produits de remplacement,



Le Départ

« Le cours d'introduction 7 des Services Complémentaires Féminins est terminé. Vous êtes licenciées. Rompez vos rangs ! »

Nous avons rendu nos sarraux gris-vert, touché le brassard et la plaque d'identité. Nos bagages sont amoncelés à la gare du funiculaire; dans les chambres les volets sont fermés; le Foyer du Soldat a dégrainé son comptoir; et, dans nos vêtements civils, soustraits à l'uniforme et à l'encollement, nous cessons d'être S.C. et redevons Mademoiselle.

Nous sommes licenciées. C'est fini, le cours S.C.

Finis, la gymnastique et l'école de soldat, les repas à trois cents sur les tables à tréteaux, la diane qui vous met debout avant qu'on soit réveillée ! Finis, les rassemblements qui nous ont fait connaître tous les arbres de la terrasse, tous les graviers de la cour, les quatre points cardinaux et la gauche et la droite ! Finie, la marche trop haute qui nous a fait tomber tant de fois dans l'escalier de la chapelle, et le hall dangereux où il y avait toujours des officiers à saluer dans les coins !

C'est fini tout cela.

On ne lèvera plus la tête à l'avertissement: « Attention dans le bataillon ! » qui fixait tous les yeux sur le capitaine. On ne redoutera plus d'entendre claquer dans son dos, quand on marche en rêvassant, l'inattendu et terrible « Subdivision... halte ! » qui vous plie le ventre en deux.

Adieu, tous les souvenirs, les blagues et les four-rires ! Chapuis attristant sur la figure, à saute-mouton; la blonde sentinelle pleurant dans sa soupe parce qu'elle n'avait pas su répéter sa consigne au lieutenant; Potterat demandant, les yeux gros de sommeil: « Chef de groupe, faut-il vraiment m'annoncer en pyjama ? »; et Chevaly se précipitant dans notre chambrée au moment de l'appel et implorant avec anxiété: « Est-ce que je peux aller aux toilettes chez vous ? Chez nous, il y en a six qui font queue, et la porte ne ferme pas ! ».

Adieu, les rencontres redoutées où l'on se trouve à l'improviste nez à nez avec un officier ! Buttin bégayant dans son trouble: « Présent, mon lieutenant ! ». Et Ligneul, glissant des deux talons sur la pente et s'allongeant aux pieds du capitaine avec une grâce de nymphe surprise ! Et le délire de joie qui secoua toute la compagnie le jour où le lieutenant, s'adressant au capitaine, l'appela: « mon colonel ! »

Adieu adieu tout cela !

Adieu, nos officiers, qui avez eu confiance en nous. Nous arrivions comme des petites filles qui jouent aux soldats, et nous regardions anxieusement vers vous en nous demandant si vous alliez rire de notre bonne volonté. Mais vous étiez de vrais officiers, et vous nous avez prises au sérieux. Vous avez eu confiance en nous; alors nous aussi nous avons eu confiance en nous-mêmes; et tout ce que vous avez demandé de nous, sur votre foi nous l'avons pu, osé et fait.

Adieu, mon capitaine, dont la bonne figure tâchait en vain de prendre un air terrible ! Adieu, mon lieutenant, qui avez conquis nos cœurs plus difficiles à prendre qu'un fortin ou qu'un galon ! Adieu, brave petite chef de groupe ! Adieu, toutes toutes les camarades !

On se retrouve tout seul, tout nu, rien que soi-même, sans plus la bonne chaleur des autres autour de soi.

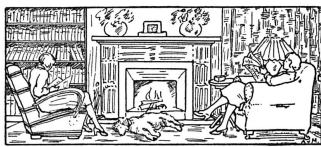
Ondine pierre de Schiller qui semble de loin une ondine pétrifiée inclinant sur l'eau sa forme éplorée ! Adieu, prairie du Grütli, carré de soie claire déployé parmi les forêts ! Adieu, lac plié et replié sur soi, qui dors enlacé aux montagnes, cœur tranquille de la patrie au milieu des murailles et des cimes.

Dans la cour, le saute blanc a cessé de trembler à la voix tonnante des chefs de compagnie et laisse pendre jusqu'à terre ses mèches paresseuses. Le laurier respire de toutes ses feuilles vernissées. Les pots de fleurs ont pris le repos et se mettent au large dans leur caisse de bois peint, heureux de ne plus voir tourner autour d'eux la folle ronde des rassemblements.

Le rocking des officiers flâne tout seul sur la terrasse, bleu et inutile. Un moineux se hasarde, enhardi par la tranquillité, et pique deux miennes oubliées.

Et, dans le silence qui descend peu à peu, haletante et timide, la voix du jet d'eau ose se faire entendre de nouveau.

Monique Fr. MARGUERAT.



Les femmes et les livres

A la mémoire de Lisa Wenger

(28 janvier 1858-17 octobre 1941)

Elle était charmante. Pétillante d'humour et si bonne !...

Cette rencontre, — alors que déjà elle était au faite de la célébrité, adulée par un cercle de lecteurs nourris de ses trente à quarante volumes: romans, contes, nouvelles, esquisses, pièces de théâtre, — cette rencontre dont je demeure encore confuse, je la revois sous mes yeux comme si j'en avais été le spectateur désintéressé. C'était à un thé du Lycéum Club de Zurich. La visiteuse romande qui, peut-être, n'eût pas commis d'impair à Paris ou à Londres, répondait aux aimables paroles de l'illustre écrivain:

— Et vous, Madame, vous occupez-vous aussi de littérature ?

Elle avait bien saisi le nom de Lisa Wenger — mais que sait-on, chez nous, hélas, de nos sœurs des bords du Rhin ?

— Un peu, avait répondu la souriante vieille dame.

— Est-ce que vous écrivez vous-même ?
— Quelquefois, j'aime beaucoup écrire.
— Ah oui... Dans quel genre ?
— Les contes de fées me plaisent surtout... Il y a en eux plus de vérité que dans bien des récits soit-disant conformes à la vie.

— Ce doit être une bien aimable grand-mère, songea la Romande, qui ajouta néanmoins d'un air entendu:

— Mais quoi de plus difficile à écrire qu'un bon conte de fées ?

L'auteur du *Livre de contes bleus* (*Das blaue Märchenbuch*) approuva la remarque et se mit à parler des enfants, de leur curiosité, de leur imagination, du rôle essentiel et naturel de la fiction dans leur jeune existence.

« Bonne mère, bonne grand-maman », songeait la visiteuse, sans se douter que, de cette nature tendrement maternelle et de ce cœur primesautier, avait jailli naguère dans la solitude jurassienne un recueil de contes admirables.

C'est à Delémont, en effet, où son mari dirigeait une coutellerie que Lisa Wenger débuta dans sa carrière d'écrivain. Après une jeunesse des plus intéressantes où la jeune Bernoise avait fait des études d'art à Bâle, travaillé la peinture à Paris, Florence et Düsseldorf, elle s'était mariée à Bâle avec un industriel de la branche des aciers, Théo Wenger, dont la carrière devait l'entraîner à Delémont. Quand elle arriva dans ce bourg tranquille, à l'écart des courants de la vie intellectuelle et artistique, Lisa Wenger avait

plus de quarante ans, ses deux filles allaient à l'école. Libre de son temps, sans émulation pour ses travaux de peinture, privée de la compagnie des enfants auxquelles elle s'était consacrée, elle trouva moyen de rester en étroite communion de tous les instants avec ses fillettes en écrivant pour elles ses premiers volumes de contes. Le *livre des contes bleus* (*Das blaue Märchenbuch*) parut à Frauenfeld en 1905. *Du soleil, de la lune et des étoiles, images et poésies* (*Vom Sonne, Mond und Sternen, in Bildern und Versen*) fut publié à Stuttgart en 1907. La même année parut à Frauenfeld *Comment la forêt devint silencieuse* (*Wie der Wald still ward*). En 1908, Lisa Wenger publia à Stuttgart: *Jockel le désobéissant* (*Vom ungehorsamen Jockel*), *Le lièvre blanc*, conte en huit tableaux (*Das weisse Häschen, ein Märchen mit acht Bildern*), *L'unique* (*Der Einzige*), récit donné à une revue allemande, enfin un roman: *Les Epreuves* (*Prüfungen*) à Frauenfeld. Dès lors, chaque année, au rythme de deux à trois volumes par an, Lisa Wenger fit paraître des nouvelles, des contes, des romans, voire des pièces de théâtre, en Suisse, et en Allemagne. Son activité ne se ralentit pas avec l'âge. De retour à Bâle où elle installa sa charmante maison de Klingenthal, pendant les vacances passées au Tessin dans le home qu'elle s'était arrangé à Carona, sur les pentes du Mont San Salvatore qui domine Lugano, parmi ses enfants, ses petits enfants, ses nombreux amis, Lisa Wenger, toujours souriante, trouva moyen de créer une œuvre considérable. Cette œuvre, dans sa vie, ne

joua point le rôle d'un dur labeur, mais celui d'une merveilleuse et souveraine distraction. Dès qu'elle avait une minute à elle, les personnages s'éveillaient dans son imagination; des scènes infiniment variées se dessinaient sous ses yeux: tantôt la campagne bernoise, tantôt un paysage bâlois, tantôt quelque ville allemande ou quelque domaine seigneurial de la lointaine Ecosse; parfois même c'était l'Inde avec ses admirables végétations, la mer, la vie sur des paquebots tout entourés d'eau, semblables à des îles mystérieuses où, pour un instant, s'ouvrirait, prête à se refermer, quelque grande parenthèse de l'existence. C'étaient aussi des modes de vie qui venaient hanter sa mémoire, des problèmes psychologiques qui faisaient travailler sa raison et son cœur. Tout cela était vivant en elle, s'agitait dans un éclairage brillant, sous un jour un peu allégorique, transfiguration charmante de ce que la vie de chaque jour comporte de trop prosaïque.

Les livres de Lisa Wenger ne sont pas tous des contes bleus. Ce ne sont pas non plus de ces bonnes lectures où, invariablement, le mal est puni et la vertu récompensée. On y rencontre des malheurs, des catastrophes imméritées, des soucis assésés de nobles âmes. Seulement, ces malheurs, au lieu de créer une atmosphère de mélancolie et de découragement, servent de stimulant aux personnages principaux et contribuent à la conception héroïque de la vie, qui se dégage des meilleurs romans de Lisa Wenger. La Fondation Schiller suisse a couronné le *Rosenhof*, paru en 1915 à Berlin. Ce roman qui a connu

tels que les saucés à salade. Tout ceci explique comment ne peuvent rester à disposition des consommateurs que de faibles quantités de lait écrémé, même à titre de complément.

L'illogisme masculin

Il est bien entendu que le sexe fort, qui a le privilège des conceptions cosmiques, des vastes pensées, des nobles entreprises, possède également le monopole de la logique; il est tout aussi entendu que les femmes ne sont qu'illogisme et inconscience. Cependant, nous avons déjà relevé, au courant de la vie quotidienne, quelques acrotes à cette superbe logique masculine. Voulez-vous les derniers ?

Ces femmes de Neuchâtel, qui ne sauraient trouver le temps d'aller déposer, tous les quatre ans, un bulletin dans l'urne électorale, on leur demande quotidiennement des sacrifices de temps pour les sociétés de couture, pour les ventes en faveur de la paroisse, de l'infirmerie, de l'hôpital, de la crèche, du vestiaire, du bureau d'assistance; on leur demande de s'occuper des familles des soldats, du Don national, des blessés de guerre; on les mobilise dans les hôpitaux, dans les services complémentaires, sans s'inquiéter si elles ont le temps de faire tout cela. Elles le trouvent d'ailleurs, car on ne fait jamais en vain appel à la collaboration et au dévouement féminins. Si bien que j'en suis venue à me demander sérieusement si nous n'avons pas grand tort d'être si bonnes, si actives, si dévouées, si altruistes !...

Et d'un. Voici l'autre: depuis longtemps, nos journaux se plaignent de l'indifférence des électeurs envers la chose publique; les scrutins les plus importants, les plus disputés n'attirent que le quart, tout au plus la moitié du corps électoral (eux disent le peuple; mais le peuple, ce ne sera jamais seulement que quelques milliers d'électeurs). On se plaint de cette désaffection, de cette indifférence, de ce manque d'esprit civique le plus élémentaire, et on refuse aux femmes qui possèdent cet esprit civique le bulletin de vote qui leur permettrait de témoigner de leur intérêt agissant pour la chose publique!

S. B.

Cartel genevois d'hygiène sociale et morale

L'Assemblée d'automne de cette Fédération, qui groupe près de 60 sociétés, a eu lieu le 26 novembre dernier, sous la présidence de M^{lle} Gourd.

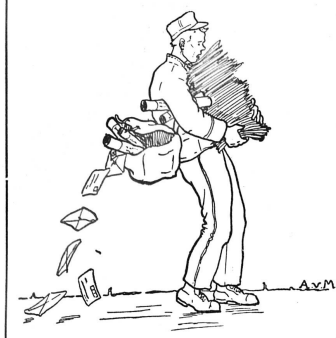
Le rapport présenté par cette dernière sur l'activité du Bureau directeur depuis l'Assemblée de juin mentionne tout d'abord le travail du « Foyer d'Accueil » de la rue Plantamour qui, grâce au dévouement et à la consécration de M^{lle} R. Cavin, l'assistance sociale en charge, a pu dans certains cas obtenir des résultats encourageants. Le Cartel se préoccupe beaucoup de la question des danses et étudie sans se lasser les propositions qui lui sont faites pour parer aux dangers que ces établissements représentent trop souvent pour toute une jeunesse; il ne perd pas de vue non plus d'autres problèmes du même ordre et le rap-

port signale à ce sujet le Club de jeunesse qui fonctionne sous la direction de M^{lle} Alice Lauber. Le Cartel a adhéré à la Communauté d'action pour la protection de la famille récemment fondée; en relations étroites avec la Commission de visionnement des films, et selon ses possibilités financières, il recommande par de brèves insertions dans les journaux les films sains et intéressants que présentent les uns ou les autres de nos cinémas.

La parole fut ensuite donnée au docteur W. Geisendorf, médecin-adjoint à la Maternité, qui traita avec beaucoup de vie et de chaleur ce sujet: *Quelques problèmes sociaux posés par la maternité.*

C'est surtout, a dit le conférencier, dans les services des policliniques et dans la clientèle particulière que le gynécologue est en relations directes avec des problèmes sociaux multiples (avortement, conflits sexuels et conjugaux, prostitution, développement mental ou physique insuffisant) que pose la maternité.

Après avoir défini la position du gynécologue en face de l'avortement qui, à l'exception du cas où la vie de la mère est en danger, est interdit, l'orateur a relevé combien l'argument social en faveur de l'interruption de la grossesse est fréquemment invoqué et combien il est difficile de faire comprendre à la future mère qu'avorter c'est attenter à la vie, c'est mettre sa propre vie en danger, c'est s'exposer à tous les inconvénients de futures infirmités, et provoquer une stérilité souvent absolue. Les cas suivants semblent être le plus fréquemment cause du désir d'avortement:



Publications reçues

V. MIROVITCH: *Heures printanières*. Traduction française par Suzanne Engelson. Ed. de la Concorde, Lausanne.

Dix contes russes !... c'est le sous-titre de ce charmant petit volume que l'excellente traductrice, Suzanne Engelson, vient de mettre à la portée des lecteurs de langue française.

Nous avions loué en son temps dans le *Mouvement* ces mêmes contes, traduits en allemand par la même interprète, qui est bien le contraire de la triste traductrice dont, hélas ! beaucoup d'éditeurs se contentent trop souvent. Pour ce nouvel Andersen — et Andersen slave, il a eu l'heur de trouver celle qui l'a certainement bien compris et qui saura le faire apprécier pleinement.

Les contes — nous l'avons dit précédemment

— plairont au jeunes et aux moins jeunes. Ils sont exquis, et si la morale n'y perd rien, elle n'a rien de sec jamais, mais ressort tout naturellement du contexte. *Les mugets noirs et la rose bleue*, premier de la série, sont un délicieux poème en prose, et chacun des suivants a son charme particulier. Ajoutons à cela que la présentation de ce petit volume — caractères, marges, etc., est Tort agréable.

M.-L. P.

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE CAUTIONNEMENT « SAFFA ». Dix ans d'activité. Brochure de 20 pages.

Eh ! oui, voilà déjà dix ans que fut fondée cette Coopérative de cautionnement, vingt-neuf Associations féminines suisses ayant estimé que là était le meilleur moyen de mettre au service des intérêts féminins l'important capital (359.883 frs) constitué par le bénéfice de l'Exposition suisse du Travail féminin de 1928. Nombre de nos lectrices se rappellent certainement les craintes qui se manifestèrent alors dans certains milieux, craintes qui avaient sans doute leur origine dans la méfiance instinctive de la femme de chez nous envers toutes les questions d'ordre bancaire et financier, qui lui sont trop souvent étrangères; mais craintes qui trouvaient aussi leur justification dans la crise économique qui commençait à se manifester.

Néanmoins, les plus courageuses, soit toutes celles qui voyaient dans la création de cette Coopérative de cautionnement un sérieux moyen d'améliorer la situation de tant de femmes, l'emportèrent, et nous ne pensons pas que personne, depuis lors, ait jamais regretté cette décision. La Coopérative « Saffa », a, en dix ans, judicieusement prêté plus d'un million de capital à des femmes auxquelles elle a souvent

permis de reprendre pied dans la lutte économique pour la vie; elle a versé plus de 100.000 frs d'intérêts et de contributions à ses membres; elle est venue en aide par ses conseils à des centaines de femmes seules et de mères de familles, et cela en accroissant d'autre part son capital et son fonds de réserve, et enfin elle a prouvé par la pratique et de façon éclatante les qualités d'administratrice et de financière que peuvent posséder et pratiquer des femmes !

La place nous manquant pour en dire davantage, nous devons nous borner à renvoyer celles de nos lectrices que cette question intéresse à la petite brochure que nous signalons plus haut et que l'on peut se procurer au Secrétariat de la Coopérative de cautionnement, Gurtengasse, 6, Berne, de même qu'un rapport de gestion pour l'exercice 1940-41, dont un de nos précédents numéros a donné un résumé. J. Gb.

UNION DES FEMMES DE GENÈVE: *Cinquante ans d'activité* (1891-1941). 1 brochure de 52 pages.

L'Union des Femmes n'a pas voulu célébrer ce cinquantenaire, auquel notre journal a consacré deux articles, sans qu'il en restât un souvenir tangible; et nous devons à cinq de ses membres, Mlles E. Trembley, Emilie Gourd, Hélène Naville, et Mmes Chevenard de Morsier et Fatio-Naville, cette intéressante plaquette, qui évoque avec bonheur l'activité de l'une des plus anciennes Sociétés féminines de Genève, en même temps que le développement du travail féminin social dans cette ville. C'en est dire assez pour que nombreuses soient celles qui désirent la lire, et qui peuvent s'adresser à cet effet à la présidente de l'Union, M^{lle} Trembley, 22, rue Etienne-Dumont. M. F.

celui de la femme mariée qui redoute la charge financière que représente une nouvelle grossesse; celui de la femme à grossesses fréquentes, de la femme enceinte et délaissée, de celle qui souffre d'un conflit sexuel, de celle dont le mari refuse les enfants, de celle qui craint les difficultés alimentaires pour son enfant, et de celle dont la mère, trop craintive des inconvénients parfaitement curables qui accompagnent la grossesse, en encourage l'interruption.

Pénétrant ensuite dans le domaine de la femme célibataire enceinte, le Dr. Geisendorf a évoqué tout à tour la jeune fille devenue enceinte par ignorance, — cas qui, de nos jours, et malgré ce que l'on pourrait croire, existe encore ! celle qui s'est laissée prendre à de belles paroles ou promesses, des fiancés trop pressés et des récidivistes. Toutefois, a-t-il continué, le médecin n'a pas fait tout son devoir en refusant de pratiquer l'avortement. Il cherchera dans la mesure du possible à résoudre les difficultés de sa patiente. Et après avoir montré comment, en bien des cas, cette solution a été trouvée, et parlé du rôle bienfaisant joué par le Dispensaire d'Hygiène sociale et de la Croix-Rouge, le Dr. Geisendorf fait part à ses auditeurs des résultats d'une enquête faite auprès de certaines grandes entreprises de Genève, qui font ressortir une compréhension réjouissante du problème.

Le conférencier a terminé sa conférence en émettant les vœux suivants: meilleur dépistage des cas sociaux par les médecins et les policliniques, centralisation des cas et leur renvoi au Dispensaire d'Hygiène de la Croix-Rouge, inter-

vention personnelle en cas de nécessité auprès de l'employeur, propagande en faveur du respect dû à la fille-mère, intervention auprès des caisses de secours mutuels pour que celles-ci paient aux femmes enceintes les soins pendant la durée de la grossesse.

R. J.



Les Expositions

« Donne-nous chaque jour notre exposition quotidienne » pourrait dire l'amateur de peinture qui a fort à faire à courir d'un bout à l'autre de sa ville pour voir, admirer, critiquer ou louer. Ce mois de décembre offre aux Lausannois trois expositions de femmes qui sont remarquables, trois talents très différents, certains et personnels.

A la Guilde du Livre, Marguerite Bournoud-Schorp (Montreux), dont le nom n'est pas inconnu, car elle a été primée, sauf erreur, dans des concours d'affiches (à moins que ce soit son mari), expose toutes une série de pointes sèches plus ravissantes les unes que les autres, qu'il s'agisse d'illustrations pour Daudet, pour Pierre Louys, qu'il s'agisse de paysages de Montreux ou d'ailleurs. Ces petites gravures sont charmantes, pleines de délicatesse et de fantaisie; on voudrait pouvoir en accrocher dans sa chambre et en changer tous les jours tant elles sont suggestives et délicates; on voudrait se mettre au vert avec le sous-préfet de Daudet vauté dans l'herbe; on voudrait avoir ces arbres effilés pleins de poésie et en faire sa compagnie quotidienne.

Aux Galeries du Commerce, M^{lle} Violette Nieslé (Neuchâtel), montre une série de natures-mortes et de bouquets à l'aquarelle, tous plus lumineux les uns que les autres. Toute la lumière que peut donner son pinceau, M^{lle} Nieslé l'a mise sur ces fleurs et leurs accessoires. Il ne lui en est plus resté pour ses paysages de St-Saphorin, d'Auvergnier ou des Diablerets. Est-ce la faute au pastel? ou au procédé? Je ne sais, mais ses St-Saphorin sont éteints par un ciel gris et ses Diablerets tristes. Dommage! L'artiste sans doute aura plus de chance à son prochain séjour sur les rives lémaniques.

On comprend que Sophy Giauque, dont le nom est bien connu des lecteurs du *Mouvement*, ait tenu d'exposer ses petites choses si précieuses chez Roth, libraire; dans des cabinets garnis de livres anciens, de meubles de style, l'artiste a vu le cadre rêvé pour ses bouquets, ses miniatures, ses compositions de feutre ou de petits riens dont son goût si raffiné fait des tableaux, des bouquets, des paysages inoubliables. Trois ou quatre bouts de feutre de couleurs diverses, et voilà un paravent; un bout de ruban, trois petites boules d'argent, une tige noire, deux rondelles rouges, et c'est le bouquet de l'amitié ou le bouquet de la mariée. Le tout collé sur un fond de soie ni rouge ni rose ni magenta, et c'est « l'hommage à Rilke ». Il y a « les vignettes

vieilles femmes (*Die Altwiebermähle*, Zurich 1921). En ce recueil de dix contes, sont abordés les problèmes les plus délicats de l'existence: l'erreur du repliement sur soi-même, la puissance de la foi, le danger et la valeur de la perspicacité, les miracles de la bonne volonté, enfin le devoir pour chaque être de cultiver et de parfaire les dons qu'il a reçus et qui sont destinés au service de toute l'humanité, alors que parfois une passion, ou le culte d'un devoir né des affections domestiques, semble empêcher ou interdire cet épanouissement.

Jusqu'à la fin, jusqu'à ce jour d'automne où Martha Ringier (voir le *Schweizerisches Frauenblatt*, du 24 oct. 1941) nous décrit Lisa Wenger reposant sur le lit où elle va mourir, la tête appuyée contre sa main d'un geste familier, et venant de tracer au bout de son dernier manuscrit le mot *fin*, elle n'a pas lâché sa plume, pas cessé de conter de belles histoires.

Peut-être la place de Lisa Wenger dans les lettres suisses ne se trouve-t-elle pas au même niveau d'art que celle de Maria Waser. Peut-être y a-t-il dans son œuvre, parmi beaucoup de belles pages, des parties négligées ou invraisemblables, des longueurs, un certain manque de proportion. Toujours cependant la vie, avec ses dons les plus généreux et l'élan le plus sain, ne cesse d'animer des écrits qu'il faudrait souhaiter de voir toujours plus répandus. A notre connaissance, quelques nouvelles de Lisa Wenger ont paru en traduction française dans des revues, mais rares sont en Suisse romande les personnes qui se ren-

dent compte de la richesse et de la variété de l'œuvre due à cet écrivain.

Au moment où de grands pays, professant des doctrines politiques en apparence opposées, semblent s'accorder pour confondre et anéantir l'inspiration chrétienne, il n'est pas indifférent de rappeler une œuvre où, en dehors de toute confession et de tout dogme exclusif, cette inspiration est constamment présente. En disant cela je ne fais pas allusion particulièrement au petit ouvrage, paru récemment, qui est intitulé *Elisabeth cherche Dieu* (*Elisabeth sucht Gott*, Morgarten Verlag Zurich, 1941) et où l'auteur tente de montrer que ce n'est pas dans telle théorie religieuse ou dans tel élan mystique que notre âme atteint à la connaissance de Dieu et en reçoit le secours, mais que c'est par la maturité d'une vie mise au service du devoir que nous pouvons attendre Dieu. Je pense plutôt à tant de romans, à tant de récits dont les personnages souvent tourmentés, éprouvés de toute manière, injustement frappés, gagnent la paix et trouvent leur raison d'être parce que, peu à peu, au lieu de se chercher eux-mêmes et de songer à leur bonheur, ils se sont eux-mêmes au service d'autrui, ont sacrifié leur égoïsme, accepté d'accomplir leur mission d'humanité.

Marianne GAGNEBIN.

Si notre journal vous intéresse, aidez-nous à le faire connaître et à lui trouver des abonnés.